Jean-Baptiste en prison

Quelle est l'attente de Jean-Baptiste? Probablement Jean-Baptiste se demandait pourquoi Jésus ne le délivrait pas de sa prison. Se pourrait-il que celui qu'il avait désigné comme le messie ne l'était pas vraiment? Alors il se renseigne: « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Réponse de Jésus : « […] les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres ». La réponse de Jésus est à interpréter. Tous ces gestes annoncés par le prophète Isaïe et que pose Jésus sont des gestes messianiques. Les miracles de Jésus confirment les prophéties concernant le messie (Isaïe 29:18, 35:4-6, 61:1-3). Jean-Baptiste avait désigné Jésus comme celui qui vient avec puissance baptisé dans l'Esprit et le feu. Jean-Baptiste veut que Jésus lui confirme qu'il vient bien inaugurer l'ère messianique, répondre à l'espérance d'une nouvelle terre et de nouveaux cieux. Dieu va établir un monde pacifié, en harmonie et cohérence. Plus de dictateurs, plus de violence, plus de guerre, le mal sera définitivement éradiqué. « Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâture, leurs petits auront même gîte. Le lion, comme le bœuf, mangera du fourrage. Le nourrisson s'amusera sur le nid du cobra; sur le trou de la vipère, l'enfant étendra la main.»

Jean le Baptiste, dans sa prison vit tout l'inverse. Jésus est le messie, alors pourquoi les temps messianiques, caractérisés par la paix et la bénédiction, ne sont pas visiblement là ? Jean-Baptiste attendait un Messie tout puissant capable d'installer un monde nouveau. Or c'est le martyr qui l'attend. Le martyr qu'il aura à vivre dans la prison d'Hérode anticipe celui de Jésus. Jean-Baptiste précède le Christ dans l'acte pur de Rédemption. Le projet de Dieu passe par des chemins inattendus. Comme pour les apôtres, comme pour Pierre, nous avons à quitter nos images et nos attentes d'un Dieu tout-puissant à la manière du monde, pour accueillir, en Jésus, le vrai Dieu qui se fait petit, vulnérable, accessible, proche du plus faible. Déplacement coûteux ! Car nous préférons la force, la gloire, la puissance, la richesse, le visible, le clinquant, le paraître, les honneurs et les titres. Oui, la venue de Jésus nous invite à prendre conscience de notre vulnérabilité et à y consentir. Tentons de ne pas subir « notre finitude – l'inéluctable, l'inachevé, l'involontaire, l'imprévisible– comme une fatalité indépassable ». Vivons là plutôt comme une invitation à une traversée, plus que cela à une intimité avec le Messie déroutant qu'est Jésus qui assume avec nous notre fragilité. Il n'y a que par ce chemin que nous pourrons rencontrer vraiment notre Dieu dont la toute-puissance est essentiellement celle de la miséricorde.

Jean-Baptiste avait désigné Jésus comme le Messie mais aussi comme l'agneau. Talia en Araméen signifie agneau. Dans les langues sémitiques, chaque mot a souvent plusieurs sens. Talia veut dire aussi serviteur. Le dessein de Dieu, c'est de libérer l'humanité à travers le sang du serviteur souffrant. Cela les disciples ne le comprendront que bien plus tard. Isaïe nous avait préparé à accepter que l'agneau immolé soit le serviteur souffrant. Une chose est de faire le lien avec le Messie tel que l'on imagine, inaugurant l'ère messianique et l'agneau, serviteur souffrant. Comme pour les disciples, seul l'esprit Saint nous conduit sur ce chemin d'acceptation. A notre rythme, chacun d'entre nous, nous avons à faire un travail qui, à chaque instant de notre vie, est à remettre sur le métier.

Nous avons deux images, celle du Messie Roi et celle du serviteur souffrant-agneau immolé. Comment les superposer, comment les mettre l'une sur l'autre sans que cela nous trouble. Intellectuellement, nous pouvons le faire mais dans nos vies quand nous traversons la souffrance, c'est extrêmement difficile, surtout quand il s'agit de la souffrance de nos proches, quand il s'agit de notre propre souffrance. Dans l'épreuve, il nous faut croire que notre propre souffrance est le lieu même d'une plus grande intimité avec le Christ, le Messie Roi mais aussi avec le serviteur souffrant, agneau immolé. Ce n'est pas une apologie de la souffrance, c'est un début de réponse existentielle et spirituelle au scandale du mal. Seule la compassion peut esquisser un balbutiement de réponse face au scandale de la souffrance innocente. Jean-Baptiste est confronté dans sa chair au

scandale du mal, nous aussi dans les épreuves que nous avons à traverser. La réponse de Dieu à cette question, c'est que sa toute-puissance est dans l'ordre de l'amour. Il est, dit Maurice Zundel, un « pur dedans », un « Être purement intérieur ». Cette conception du pur amour est la substance même de Dieu. Pour combattre le mal, Dieu passe par le dedans. Quel dedans ? Le nôtre ! Par notre vie et transformation intérieures. Désormais, voir Dieu, croire en lui, c'est consentir à le voir en l'humanité de Jésus, et de ce fait en l'humanité de tout être humain en qui il demeure, en qui il peine, souffre, se réjouit, a faim et soif.

Dans mes études au séminaire de Paris, après toute une carrière d'enseignant, je n'ai pu vivre paisiblement mes sept ans d'étude qu'en étant également aumônier d'hôpital à mi-temps. Les travaux que j'écrivais n'étaient pas uniquement le fruit du travail de mes neurones mais aussi un travail de compassion, surtout qu'à l'époque j'étais en lien avec des patients atteints du Sida couverts de kaposi et se préparant à la mort. Une homélie, une méditation, un livre ne me touchent que, seulement et seulement si, le travail d'écriture ne fait pas l'économie de la compassion. Ordonné prêtre, je n'ai jamais renoncé à mettre en premier la compassion. C'est le cœur du sujet. Jésus répond à Jean-Baptiste dans l'énumération d'œuvre de compassion et cela jusque dans la plus grande profondeur du scandale du mal. Il n'est pas d'abord question de régler les problèmes d'injustice. Certes il nous faut lutter contre l'injustice, soulager la souffrance mais notre compassion doit aller jusqu'à considérer celui qui souffre jusque dans son impuissance, jusque dans sa défiguration, croire et espérer en lui et en Dieu qui passe par le « dedans ».

Nous avons reçu Bertrand dans une de nos communautés religieuses. Profondément alcoolique, Il est resté quatre mois chez nous. Sur les quatre mois, Bertrand est resté trois mois, abstinent. A Noël, son épouse, ses enfants sont venus le voir. Tout était parfait dans des relations chaleureuses où le problème de l'alcool semblait s'être évanoui. On le devinait cependant, comme tapi en lui, prêt à bondir et à briser le fragile équilibre. Ce bonheur était une vraie surprise, un cadeau inespéré. L'étonnement devant une telle harmonie si inattendue disait beaucoup des souffrances passées. Mais cela n'a pas duré. En l'espace de quelques semaines, tout a volé en éclats. Bertrand est redevenu l'alcoolique qu'il n'avait jamais cessé d'être. Sa santé s'est alors très vite dégradée. Dans sa vie, il avait déjà vécu sept cures de désintoxication et il ne semblait plus croire à leur efficacité. Dans la dégradation physique où il était, c'était cependant une nécessité vitale. Je l'ai emmené à Bucy-le-Long près de Soissons, un centre utilisant une méthode de psychologie comportementaliste inspirée des A.A et des N.A. J'avais le sentiment que c'était sa dernière chance. Après avoir rencontré un psychothérapeute du centre, Bertrand a fait un choix radical. Il a choisi de ne pas rester. J'étais profondément troublé. Comment peut-on choisir de mourir ? En fait, Bertrand n'a pas choisi la mort. Derrière son choix, à travers son refus au cœur même de son défi, il y avait encore comme une revendication, comme l'expression aussi tenue soit-elle d'une liberté. A travers le déni et l'irréalisme le plus flagrant, Bertrand cherchait encore un chemin de bonheur, au moins dans l'évitement d'une très grande souffrance, celle du manque. Bertrand avait la foi mais cela n'a pas suffi. J'ai appris la mort de Bertrand un an après. Bertrand est mort ! Et beaucoup d'autres encore! Alors, à quoi bon ? Même la vie spirituelle semble parfois n'avoir aucune prise sur la mort qui vient ! Ces quelques mois d'abstinence de Bertrand ont eu une grande valeur. La rechute de Bertrand n'a pas été pour moi un échec. Je l'ai compris grâce à une expression de Saint Paul : « espérer contre toute espérance ». Pour moi, espérer contre toute espérance, c'est considérer tout acte, toute parole, tout frémissement de libération comme appartenant au trésor spirituel du patrimoine humain en sécurité dans les mains mêmes de Dieu. Tout acte de libération, même s'il ne va pas jusqu'au bout, est infiniment précieux aux yeux de Dieu, car la plus petite parcelle de vie, découverte, choisie et vécue parmi les plus grandes pulsions de mort, participe de la victoire de Dieu sur toutes les puissances de mort, dans l'histoire et dans l'éternité, en l'humanité même de Jésus, vrai Dieu et vrai homme. Qu'il est grand ce mystère !